

## UN JOUR GLORIEUX POUR COCOTTE



Le magistrat. — Je vais être obligé de vous imposer dix piastres. Vous avez été surpris menant votre cheval au delà de six milles à l'heure.

Cléophas Baulieux. — Monsieur le juge, vous allez m'en donner un reçu. Il faut que je montre cela à ma vieille jument ; autrement, elle ne voudra jamais croire qu'elle a fait six milles à l'heure.

## MUSIQUE KABYLE

Lorsque j'essaye de persuader à des amis français que la musique kabyle est pleine de poésie, ils sourient ou ricanent, se bouchent les oreilles, comme si leur tympan était déchiré par la seule souvenance des notes criardes et des coups de tambour, frappée à tour de bras et entendus à bout portant. Ils ne peuvent en effet me comprendre ; ils n'ont pu apprécier cette musique qu'en "chambre" pour ainsi dire, lors d'une fête arabe ou bien dans les rues d'une ville : elle est alors insupportable. Il faut à ces mélodies barbares et bruyantes un cadre approprié : un cirque de montagnes raides et pelées ou une plaine rousse sans limites et il faut, surtout, les entendre de loin. Elles ont alors un charme étrange, mais réel ; on s'explique que, malgré leur rythme monotone et triste, elles aient le privilège d'exalter les passions belliqueuses des algériens ; elles pleurent avec eux leurs grandeurs passées et la perte de leur indépendance.

Lorsque, après une longue étape, on aperçoit, se détachant sur le soleil couchant le minaret du village où vous attend l'hospitalité, que, tout à coup dominant les *you you* des femmes, éclatent les notes sautillantes de la clarinette, que l'on entend de ravin en ravin gronder les coups graves des lourds tambours, alors seulement on apprécie la saveur de ces chants primitifs : ils se fondent dans la grandeur un peu morne des paysages d'Afrique et s'harmonisent avec le caractère de races qui peuplent ce vieux sol où l'on s'est tant battue, où l'on a tant souffert.

Un soir d'été, perché sur un grand roc de grès, je contemplais le ciel sans brumes et l'Occident violet où de petits nuages cuivrés et frangés d'or pâle montaient tumultueusement de l'horizon. Après une journée de courses, je jouissais à la fois dans le silence absolu de la campagne du repos du corps lassé et de l'annéantissement délicieux de l'esprit. Soudain, à un coude brusque du sentier qui serpentait au fond d'un ravin, tout le cortège bruyant d'une noce kabyle apparut, rapetissé par l'éloignement et la hauteur.

En apercevant la vallée qui, toute jaune des chaumes, s'étendait flamboyante devant eux, les musiciens la saluèrent d'une aubade dont les échos, affaiblis par la distance n'arrivaient cependant, nets et scandés, lorsque la noce franchissait une crête, plus doux et plus tristes du creux des ravins.

Après maintes roulades, les clarinettes entonnèrent à l'unisson, la marche des Ait-Mokrane

d'El Kalaa : Le rythme m'en transporta ainsi qu'en un songe bien des siècles en arrière : les nuages de cuivre resplendirent comme des cuirasses et, dans la leur violette du couchant, je vis se heurter les guerriers et flamboyer les yataghans.

Avec l'air belliqueux, porté par le vent du soir, tout un souffle de guerre monta vers moi et, dans la plaine nue, se déroula l'épopée de la conquête du Mogheb et de l'Espagne :

A l'appel des notes criardes, se leva de l'orient comme les oleils, le chamelier illettré du Hedjaz, armé de la seule foi qui sauve. La croyance nouvelle, semblable à un météore, grandit en décrivant son orbite immense au-dessous de la vieille Ifrikia !

Avec elle, la foule des tribus maigres de l'Arabie se rua à la conquête de la terre promise, ne comptant point les jours de feu sans eau, les nuits glacées, les combats quotidiens, les monceaux de cadavres, répétant seulement le même cri, qui sonnait aussi s'envolant joyeux et fier du pavillon de bois des clarinettes : " *Dieu seul est Dieu et Mohamed est son prophète !* "

Puis le tambourin marqua des coups sourds comme le pas des coursiers frappant la terre. C'étaient les haletantes chevauchées de Sidi Okba et de Tarik ; les remparts des villes croulent, les idoles se brisent, la croix se renverse, le croissant monte radieux ! — Et toujours le peuple en exode tourbillonnait, rasant la terre qu'il laissait derrière lui chauve et rouge de sang, puis, s'enlevant d'un dernier vol, plongeait ses cavales dans l'Océan, étonné qu'Allah lui-même mit une borne à ses conquêtes.

D'un seul remous, le flot des guerriers en turban, grossi des Berbères convertis, franchit le détroit et fit de l'Espagne ce qu'il avait fait de l'Afrique :

Les Pyrénées géants ne l'arrêtèrent point, il déborda sur l'Aquitaine, s'étendit jusqu'aux plaines de Poitiers. Mais là, il frappa un mur d'hommes rous venus du Nord, bardés de fer sur des chevaux géants, dressés comme un écuil inébranlable : la race franque pour la première fois avait pris contact avec les guerriers de l'Islam et les dispersa en poussière aux quatre vents du ciel.

Dans les nuages qui volaient en rasant l'horizon devenu gris, je vis la fuite des ardents chevaux du Mogheb, les burnous blancs qui flottaient courbés sur les encolures ; j'entendis, avec le chant des clarinettes le cliquetis des éperons, les cris des blessés, le hennissement des chevaux, le grincement des fers qui se heurtent. Ainsi que la masse d'armes de Charles Martel, les coups du tambour paraissaient sonner sur des crânes, les tambourins bruissaient comme la grêle des fléaux d'armes frappant sur les cottes de mailles, au dedans desquelles les os se brisaient semblables à des lièves pressées dans un scortin d'alfa.

La musique se tut brusquement et je ne perçus plus que la voie grave de la Soumam resserrée dans les gorges d'Il Naten sourde comme le bruit de l'écroulement de tout un peuple en fuite.

\*\*\*

Le cortège arriva au village et pénétra sous la voûte sombre des ghorfa : les enfants qui accompagnaient la mariée portant les présents de l'époux et la dot, entonnèrent leurs chants licencieux ; les grands plats de bois pleins de couscous blancs surmontés de viandes bouillies circulaient et, leur faim apaisée, les musiciens reprirent leurs accords : C'était le chant nuptial.

Et moi, à la lueur rouge des foyers, je vis alors sur la terre conquise de l'autre côté du détroit, l'émir de Grenade descendant de sa jument blanche à la porte de ses palais où couraient les dentelles de marbre. Sous le porche immense qui rutilait, il dressa sa sombre et impassible silhouette ; ni les cris du peuple joyeux, ni la vue des trophées, ni la fumée des cassolettes qui l'enveloppaient d'un mystique nuage ne semblaient l'ébranler. Il entra, laissant sur les dalles traîner ses longs éperons.

Et, comme moi, du reste, il entendait scandant le chant triomphal des clarinettes, le pas lourd des guerriers chrétiens résonnant avec les tambours : ils descendaient déjà des Asturies, portant avec eux, comme un feu sacré, l'amour de leur patrie et la haine de l'envahisseur. J'entendis la masse noire de tous les opprimés battre les murailles de l'Alhambra et le cortège triomphal s'évaporant, je ne vis plus que le retour des berbères vers ce Magheb qui les avait vus.

Alors il me parut que les clarinettes gémissaient sur le malheur de leur race, pleurant comme Boabdil, le trône perdu ; et jetant un cri aigu et modulé comme celui du cheval qui sent venir la mort, elles se turent brusquement.

Le bruit de la Soumam qui, sans répit, coulait vers la mer me parut étendre, sur tout ce peuple que tuait la civilisation de l'Occident, un vaste linceul, recouvrant d'une même uniformité grisaire la splendeur et la décadence du Mogheb.

\*\*\*

Fatigués, les musiciens s'étaient tus, les enfants sommeillaient, le silence s'apaisait de nouveau plus lourd maintenant que les feux éteints n'animaient pas la nuit sans lune.

L'impression ne s'effaça point pourtant de mon esprit ; longtemps s'agitèrent à mes oreilles les frémissements des tambourins ; il y eut comme des ailes molles qui heurtèrent mes joues je pensais que c'étaient les âmes de ceux qui ne sont plus qui rappelaient à ma pensée. Avec le chant tout à tour triomphal et mélancolique des airs entendus qui revenaient très doux en mon esprit surexcité, je montais vers le ciel noir, où les fils retrouvent leurs pères et reposent encore leurs têtes sur le giron de ceux qui les ont tant tant aimés.

BOU-YABES.

## ÉCHAPPÉ BEL

Sansplume. — As-tu su comment le vieux Boisseac a échappé à la mort ?

Jos. Machine. — Non ; comment cela ?

Sansplume. — Il s'est endormi le gaz éteint, mais tout grand ouvert ; et son haleine l'a sauvé.

Jos. Machine. — Son haleine ?

Sansplume. — Oui ; aussitôt que le gaz a atteint la bouche, il s'est enflammé.

## ORNEMENTS UTILES



Sambo. — Mademoiselle Sapinette, ces messieurs m'envoient vous demander une de vos brochures à cheveux ; nous venons de briser un des cerceaux du croquet.